

LIRE LES
CLASSIQUES

MARIVAUX

Les Fausses Confidences



Les Fausses Confidences

Le texte est annoté
par Béatrice Ferrari

Conception maquette : Pierre Taillemite
Illustration de couverture : Mélanie Kochert
Réalisation : Nord Compo

© BORDAS/SEJER, 2021
ISBN 978-2-04-733868-1

MARIVAUX

Les Fausses Confidences

Comédie en trois actes, en prose,
représentée pour la première fois
par les Comédiens-Italiens
le 16 mars 1737

 **bordas**
éditeur

SOMMAIRE

| | |
|---------------|----|
| Acte I..... | 9 |
| Acte II..... | 34 |
| Acte III..... | 59 |

PERSONNAGES

ARAMINTE, fille de Madame Argante

DORANTE, neveu de Monsieur Remy

MONSIEUR REMY, procureur

MADAME ARGANTE

ARLEQUIN, valet d'Araminte

DUBOIS, ancien valet de Dorante

MARTON, suivante d'Araminte

LE COMTE

Un domestique parlant

Un garçon joaillier

La scène est chez Madame Argante.

ACTE I

Scène 1

DORANTE, ARLEQUIN

ARLEQUIN, *introduisant Dorante*. – Ayez la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle¹ ; Mademoiselle Marton est chez Madame et ne tardera pas à descendre.

DORANTE. – Je vous suis obligé².

5 **ARLEQUIN**. – Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne ; nous discourrons³ en attendant.

DORANTE. – Je vous remercie ; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point⁴.

10 **ARLEQUIN**. – Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon⁵ : nous avons ordre de Madame d'être honnête⁶, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE. – Non, vous dis-je, je serai bien aise d'être un moment seul.

15 **ARLEQUIN**. – Excusez, Monsieur, et restez à votre fantaisie⁷.

1. Cette salle : salle de réception.

2. Je vous suis obligé : je vous remercie.

3. Discourrons : discutons.

4. Ne vous détournez point : ne vous dérangez pas.

5. N'en faites pas de façon : ne faites pas de manières.

6. Honnête : poli, courtois.

7. À votre fantaisie : comme vous le souhaitez.

Scène 2

DORANTE, DUBOIS,
entrant avec un air de mystère

DORANTE. – Ah ! te voilà ?

DUBOIS. – Oui, je vous guettais.

DORANTE. – J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici et qui voulait absolument me
20 désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS. – Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (*Il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques
25 ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE. – Je ne vois personne.

DUBOIS. – Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy, votre parent ?

DORANTE. – Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant¹, à cette dame-ci
30 dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur² ; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que s'il n'y
35 était pas encore, je demandasse une Mademoiselle Marton. Voilà tout, et je n'aurais garde³ de lui confier notre projet, non plus qu'à personne, il me paraît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois ; tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu
40 même te bien récompenser de ton zèle ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune⁴ ! en vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

DUBOIS. – Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un

1. **Intendant** : homme qui gère les affaires financières d'une personne riche.

2. **Procureur** : M. Remy représente Araminte au tribunal.

3. **Je n'aurais garde** : j'éviterais.

4. **Fortune** : bonheur.

45 excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE. – Quand pourrai-je reconnaître¹ tes sentiments pour moi ? Ma fortune serait la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

50 **DUBOIS.** – Hé bien, vous vous en retournerez.

DORANTE. – Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge² dans les finances, et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

55 **DUBOIS.** – Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou³ ! Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les
60 dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé⁴ dans l'appartement de Madame.

DORANTE. – Quelle chimère⁵ !

DUBOIS. – Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans
65 votre salle et vos équipages⁶ sont sous la remise.

DORANTE. – Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS. – Ah ! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE. – Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

70 **DUBOIS.** – Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir⁷ qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

75 **DORANTE.** – Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

1. **Reconnaître** : récompenser.

2. **Une grande charge** : une grande responsabilité, un poste important.

3. **Votre bonne mine est un Pérou** : votre beauté vaut tout l'or du monde.

4. **Déshabillé** : tenue légère d'intérieur.

5. **Chimère** : rêve impossible.

6. **Équipages** : voitures à cheval, avec tout l'équipement nécessaire.

7. **Se soutenir** : rester en bonne santé.

DUBOIS. – Oh ! vous m’impatiez avec vos terreurs : eh que diantre¹ ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m’en charge, je le veux, je l’ai mis là² ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l’humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu’on est ; on vous épousera, toute fière qu’on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous³ ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l’amour parle, il est le maître, et il parlera : adieu ; je vous quitte ; j’entends quelqu’un, c’est peut-être Monsieur Remy ; nous voilà embarqués ; poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) À propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L’amour et moi nous ferons le reste.

Scène 3

MONSIEUR REMY, DORANTE

MONSIEUR REMY. – Bonjour, mon neveu ; je suis bien aise de vous voir exact⁴. Mademoiselle Marton va venir, on est allé l’avertir. La connaissez-vous ?

DORANTE. – Non, Monsieur, pourquoi me le demandez-vous ?

MONSIEUR REMY. – C’est qu’en venant ici, j’ai rêvé à une chose... Elle est jolie, au moins.

DORANTE. – Je le crois.

MONSIEUR REMY. – Et de fort bonne famille : c’est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé⁵ ; sa fille est restée sans bien ; la dame d’ici a voulu l’avoir ; elle l’aime, la traite bien moins en suivante qu’en amie, lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d’ailleurs une vieille

1. **Que diantre** : que diable.

2. **Je l’ai mis là** : Dubois montre son front.

3. **Entendez-vous ?** : comprenez-vous ?

4. **Exact** : au rendez-vous.

5. **Dérangé** : endetté après avoir mal géré sa fortune.

105 parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise¹ ;
vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis
que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE *sourit à part.* – Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

MONSIEUR REMY. – Hé bien, je vous avertis d'y penser ;
110 tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu, je dis
rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier ; mais je
me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que
je pourrai, sans compter que je puis me marier : je n'en ai
point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il
115 y a tant de minois² qui vous la donnent ; avec une femme
on a des enfants, c'est la coutume ; auquel cas, serviteur au
collatéral³. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites
précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon
bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai
120 demain peut-être.

DORANTE. – Vous avez raison, Monsieur, et c'est aussi à quoi
je vais travailler.

MONSIEUR REMY. – Je vous y exhorte. Voici Mademoiselle
Marton : éloignez-vous de deux pas pour me donner le temps
125 de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte
un peu.*)

Scène 4

MONSIEUR REMY, MARTON, DORANTE

MARTON. – Je suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait
attendre ; mais j'avais affaire chez Madame.

MONSIEUR REMY. – Il n'y a pas grand mal, Mademoiselle,
130 j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là ? (*Montrant
Dorante.*)

MARTON, riant. – Eh ! par quelle raison, Monsieur Remy,
faut-il que je vous le dise ?

MONSIEUR REMY. – C'est qu'il est mon neveu.

1. **Qui est à son aise** : qui est à l'aise financièrement.

2. **Minois** : jolis visages.

3. **Serviteur au collatéral** : tant pis pour l'héritier indirect.

135 **MARTON.** – Hé bien ! ce neveu-là est bon à montrer ; il ne dépare point la famille¹.

MONSIEUR REMY. – Tout de bon ? C'est de lui dont j'ai parlé à Madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne² : il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi quand
140 vous y êtes venue ; vous en souvenez-vous ?

MARTON. – Non, je n'en ai point d'idée.

MONSIEUR REMY – On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille-là ? (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu.
145 Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup ; pourquoi les enfants ne s'aimeraient-ils pas ? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, embarrassé. – Il n'y a rien là de difficile à croire.

MONSIEUR REMY. – Voyez comme il vous regarde ; vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette³.
150

MARTON. – J'en suis persuadée ; Monsieur prévient en sa faveur⁴, et il faudra voir.

MONSIEUR REMY. – Bon, bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

155 **MARTON, riant.** – Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE. – Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

MARTON, riant. – Je n'ai pourtant pas l'air si indocile⁵.

MONSIEUR REMY, joyeux. – Ah ! je suis content, vous voilà d'accord. Oh ça, mes enfants (*il leur prend les mains à tous deux*), je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurais rester ; je reviendrai tantôt⁶. Je vous laisse le soin de présenter votre futur⁷ à Madame. Adieu, ma nièce. (*Il sort.*)
160

MARTON, riant. – Adieu donc, mon oncle.

1. Il ne dépare point la famille : il ressemble aux autres membres de la famille.

2. Qu'il vous revienne : qu'il vous plaise.

3. Emplette : affaire.

4. Prévient en sa faveur : dit du bien de lui, donne envie de le connaître.

5. Indocile : qui ne se laisse pas persuader, qui refuse d'obéir.

6. Tantôt : tout à l'heure.

7. Futur : fiancé.

Scène 5

MARTON, DORANTE

MARTON. – En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme
165 Monsieur Remy expédie ! Votre amour me paraît bien
prompt, sera-t-il aussi durable ?

DORANTE. – Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON. – Il s'est trop hâté de partir. J'entends Madame qui
vient, et comme, grâce aux arrangements de Monsieur Remy,
170 vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un
moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE. – Volontiers, Mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.* – J'admire le penchant¹ dont on
se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

Scène 6

ARAMINTE, MARTON

175 **ARAMINTE.** – Marton, quel est donc cet homme qui vient de
me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse ?
Est-ce à vous à qui il en veut ?

MARTON. – Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.* – Hé bien, qu'on le fasse venir ;
180 pourquoi s'en va-t-il ?

MARTON. – C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse aupa-
ravant. C'est le neveu de Monsieur Remy, celui qu'il vous a
proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE. – Ah ! c'est là lui ! Il a vraiment très bonne façon².

185 **MARTON.** – Il est généralement estimé, je le sais.

ARAMINTE. – Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air
de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un inten-
dant, que je me fais quelque scrupule de le prendre ; n'en
dira-t-on rien ?

1. Le **penchant** : l'attirance amoureuse.

2. **Très bonne façon** : très belle allure.

190 **MARTON.** – Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits ?

ARAMINTE. – Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

195 **MARTON,** *comme s'en allant.* – Vous ne sauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Êtes-vous convenue du parti¹ que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE. – Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute² là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

200 **MARTON,** *hésitant à partir.* – On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas ?

ARAMINTE. – Oui, comme il voudra ; qu'il vienne. (*Marton va dans la coulisse.*)

Scène 7

DORANTE, ARAMINTE, MARTON

205 **MARTON.** – Monsieur Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE. – Venez, Monsieur ; je suis obligée³ à Monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit

210 m'envoyer aujourd'hui ; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE. – J'espère, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTON. – Madame n'a pas deux paroles.

215 **ARAMINTE.** – Non, Monsieur ; c'est une affaire terminée, je renverrai tout⁴. Vous êtes au fait⁵ des affaires apparemment ; vous y avez travaillé ?

1. **Parti** : conditions d'embauche.

2. **Dispute** : discussion.

3. **Obligée** : reconnaissante.

4. **Tout** : tout autre candidat.

5. **Au fait** : au courant.

DORANTE. – Oui, Madame ; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

220 **ARAMINTE.** – C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez.

DORANTE. – Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame ; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la
225 condition de personne.

ARAMINTE. – Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; et si, dans les suites, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

230 **MARTON.** – Voilà Madame : je la reconnais.

ARAMINTE. – Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante. C'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de votre âge ; car
235 vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE. – Pas tout à fait encore, Madame.

ARAMINTE. – Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE. – Je commence à l'être d'aujourd'hui, Madame.

240 **ARAMINTE.** – On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

245 **MARTON.** – Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je le vois à l'entrée de la salle et je vais l'appeler. Arlequin ? parlez à Madame.

Scène 8

ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN

ARLEQUIN. – Me voilà, Madame.

ARAMINTE. – Arlequin, vous êtes à présent à Monsieur ; vous le servirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN. – Comment, Madame, vous me donnez à lui !
250 Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON. – Quel benêt !

ARAMINTE. – J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

255 **ARLEQUIN**, *comme pleurant.* – Je ne sais pas pourquoi Madame me donne mon congé¹ : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servie à faire plaisir².

ARAMINTE. – Je ne te donne point ton congé, je te payerai pour être à Monsieur.

260 **ARLEQUIN.** – Je représente à Madame que cela ne serait pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages³ ; autrement je friponnerais⁴, Madame.

265 **ARAMINTE.** – Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTON. – Tu es bien sot ! quand je t'envoie quelque part ou que je te dis : fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN. – Toujours.

270 **MARTON.** – Eh bien ! ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de Madame et par son ordre.

ARLEQUIN. – Ah ! c'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir⁵ mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON. – Voilà ce que c'est.

275 **ARLEQUIN.** – Vous voyez bien que cela méritait explication. **UN DOMESTIQUE** *vient.* – Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE. – Je vais les voir et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

1. Me donne mon congé : me renvoie.

2. À faire plaisir : le mieux possible.

3. Gages : salaire.

4. Friponnerais : serais un voleur.

5. Souffrir : accepter.

Scène 9

DORANTE, MARTON, ARLEQUIN

280 **ARLEQUIN.** – Oh çà, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas¹ sur moi ? Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON. – Ce faquin² avec ses comparaisons ! Va-t'en.

ARLEQUIN. – Un moment, avec votre permission. Monsieur, 285 ne payerez-vous rien ? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ?

Dorante rit.

MARTON. – Allons, laissez-nous. Madame te payera ; n'est-ce pas assez ?

290 **ARLEQUIN.** – Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guère ? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE. – Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN. – Ah ! voilà une action de maître. À votre aise 295 le reste³.

DORANTE. – Va boire à ma santé.

ARLEQUIN, *s'en allant.* – Oh ! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (À part.) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard !

Scène 10

DORANTE, MARTON, MADAME ARGANTE,
qui arrive un instant après

300 **MARTON.** – Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de Madame ; elle paraît faire cas de vous⁴, et tant mieux, nous n'y perdons point. Mais voici Madame Argante ; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

1. **Avoir le pas** : avoir autorité.

2. **Faquin** : coquin.

3. **À votre aise le reste** : le reste (d'argent) quand vous voudrez.

4. **Faire cas de vous** : s'intéresser à vous.

MADAME ARGANTE, *femme brusque et vaine*¹. – Hé bien, Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit : j'en suis fâchée ; cela n'est point obligeant² pour Monsieur le Comte, qui lui en avait retenu un. Du moins devait-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci ? Quelle espèce d'homme est-ce ?

310 **MARTON**. – C'est Monsieur, Madame.

MADAME ARGANTE. – Eh ! c'est Monsieur ! Je ne m'en serais pas doutée ; il est bien jeune.

MARTON. – À trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, Madame.

315 **MADAME ARGANTE**. – C'est selon. Êtes-vous arrêté³, Monsieur ?

DORANTE. – Oui, Madame.

MADAME ARGANTE. – Et de chez qui sortez-vous ?

DORANTE. – De chez moi, Madame : je n'ai encore été chez
320 personne.

MADAME ARGANTE. – De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTON. – Point du tout. Monsieur entend les affaires⁴ ; il est fils d'un père extrêmement habile.

325 **MADAME ARGANTE**, *à Marton, à part*. – Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? Il n'en a non plus l'air...

MARTON, *à part aussi*. – L'air n'y fait rien. Je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

330 **MADAME ARGANTE**. – Pourvu que Monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE. – Peut-on savoir ces intentions, Madame ?

335 **MADAME ARGANTE**. – Connaissez-vous Monsieur le comte Dorimont ? C'est un homme d'un beau nom ; ma fille et lui allaient avoir un procès ensemble au sujet d'une terre considérable, il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle

1. **Vaine** : vaniteuse, orgueilleuse.

2. **Obligeant** : aimable, poli.

3. **Arrêté** : engagé.

4. **Entend les affaires** : s'y connaît en affaires.

resterait, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche. Mais
 340 Madame la comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair¹ avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu ; et, je l'avoue, je serai charmée moi-même d'être la mère de Madame la comtesse
 345 Dorimont, et de plus que cela peut-être ; car Monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout².

DORANTE. – Les paroles sont-elles données de part et d'autre ?

MADAME ARGANTE. – Pas tout à fait encore, mais à peu près ; ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement,
 350 dit-elle, d'être bien instruite³ de l'état de l'affaire et savoir si elle n'a pas meilleur droit⁴ que Monsieur le Comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation⁵. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite⁶. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation⁷. Le
 355 beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.* – Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.* – Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez. Gardez votre petite réflexion roturière⁸, et servez-vous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON. – C'est un petit trait de morale qui ne gêne rien à
 365 notre affaire.

MADAME ARGANTE. – Morale subalterne⁹ qui me déplaît.

DORANTE. – De quoi est-il question, Madame ?

1. **Irait de pair** : serait l'égal(e) de.

2. **En passe d'aller à tout** : promis à un bel avenir.

3. **Instruite** : informée.

4. **Meilleur droit** : plus de chances de gagner le procès.

5. **Obligation** : reconnaissance.

6. **Défaite** : prétexte.

7. **Élévation** : ambition sociale.

8. **Roturière** : sans noblesse, populaire.

9. **Subalterne** : d'un rang social inférieur.

MADAME ARGANTE. – De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon ; que si elle plaidait, elle perdrait.

DORANTE. – Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

MADAME ARGANTE, à part, à Marton. – Hum ! quel esprit borné ! (À Dorante.) Vous n'y êtes point ; ce n'est pas là ce qu'on vous dit ; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE. – Mais, Madame, il n'y aurait point de probité¹ à la tromper.

MADAME ARGANTE. – De probité ! J'en manque donc, moi ? Quel raisonnement ! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous ? c'est moi, moi.

DORANTE. – Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, à part, à Marton. – C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, Monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne.

Elle sort.

Scène 11

DORANTE, MARTON

DORANTE. – Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTON. – Oui, il y a quelque différence ; et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant ? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble ; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE. – Eh ! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc ?

1. **Probité** : honnêteté.

- 400 **MARTON.** – C'est par indolence¹.
DORANTE. – Croyez-moi, disons la vérité.
MARTON. – Oh çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre ; c'est que Monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat ; et cet argent-là, suivant le projet de Monsieur Remy, vous regarde
 405 aussi bien que moi, comme vous voyez.
DORANTE. – Tenez, Mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.
 410 **MARTON.** – Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.
DORANTE. – Mais vous aimez votre maîtresse : et si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une si misérable somme ?
 415 **MARTON.** – Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le Comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse². Voilà Madame qui revient, elle a à vous parler. Je me retire ; méditez sur cette somme, vous la goûterez³ aussi bien que moi.
 420 **DORANTE.** – Je ne suis plus si fâché de la tromper.

Scène 12

ARAMINTE, DORANTE

- ARAMINTE.** – Vous avez donc vu ma mère ?
DORANTE. – Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.
ARAMINTE. – Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.
 425 **DORANTE.** – Il me l'a paru.
ARAMINTE. – Oui, mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.
DORANTE. – Je n'ai point d'autre ambition.

1. **Indolence** : indifférence.

2. **Je n'y entends point de finesse.** : Je ne considère pas que c'est mal.

3. **Goûterez** : apprécierez.

ARAMINTE. – Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que
430 ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE. – Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE. – Je n'hésite point non plus à vous donner
ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec
435 Monsieur le comte Dorimont pour éviter un grand procès que
nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE. – Je le sais, Madame, et j'ai le malheur d'avoir
déplu tout à l'heure là-dessus à Madame Argante.

ARAMINTE. – Eh ! d'où vient ?

DORANTE. – C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon
440 droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire,
afin de vous engager plus vite à ce mariage ; et j'ai prié qu'on
m'en dispensât.

ARAMINTE. – Que ma mère est frivole¹ ! Votre fidélité ne me
surprend point ; j'y comptais. Faites toujours de même, et
445 ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit ; je la
désapprouve : a-t-elle tenu quelque discours désagréable ?

DORANTE. – Il n'importe, Madame, mon zèle et mon attache-
ment en augmentent : voilà tout.

ARAMINTE. – Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on
450 vous chagrine², et que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que
cela signifie ? Je me fâcherai, si cela continue. Comment
donc ? vous ne seriez pas en repos ! On aura de mauvais
procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ;
cela serait plaisant !

DORANTE. – Madame, par toute la reconnaissance que je vous
dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et
je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE. – Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès
dont il est question : si je n'épouse point Monsieur le Comte...

1. **Frivole** : superficielle.

2. **Chagriner** : cause un fort souci.

Scène 13

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS

460 **DUBOIS.** – Madame la Marquise se porte mieux, Madame
(*il feint de voir Dorante avec surprise*), et vous est fort obli-
gée... fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détour-
ner la tête, pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE. – Voilà qui est bien.

465 **DUBOIS,** *regardant toujours Dorante.* – Madame, on m’a
chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE. – De quoi s’agit-il ?

DUBOIS. – Il m’est recommandé de ne vous parler qu’en
particulier.

470 **ARAMINTE,** *à Dorante.* – Je n’ai point achevé ce que je
voulais vous dire ; laissez-moi, je vous prie, un moment, et
revenez.

Scène 14

ARAMINTE, DUBOIS

ARAMINTE. – Qu’est-ce que c’est donc que cet air étonné que
tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante ? D’où vient
475 cette attention à le regarder ?

DUBOIS. – Ce n’est rien, sinon que je ne saurais plus avoir
l’honneur de servir Madame, et qu’il faut que je lui demande
mon congé.

ARAMINTE, *surprise.* – Quoi ! seulement pour avoir vu
480 Dorante ici ?

DUBOIS. – Savez-vous à qui vous avez affaire ?

ARAMINTE. – Au neveu de Monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS. – Eh ! par quel tour d’adresse¹ est-il connu de
Madame ? comment a-t-il fait pour arriver jusqu’ici ?

485 **ARAMINTE.** – C’est Monsieur Remy qui me l’a envoyé pour
intendant.

1. Tour d’adresse : miracle.

DUBOIS. – Lui, votre intendant ! Et c'est Monsieur Remy qui vous l'envoie : hélas ! le bonhomme¹, il ne sait pas qui il vous donne ; c'est un démon que ce garçon-là.

490 **ARAMINTE.** – Mais que signifient tes exclamations ? Explique-toi : est-ce que tu le connais ?

DUBOIS. – Si je le connais, Madame ! si je le connais ! Ah vraiment oui ; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait de peur que je ne le visse ?

495 **ARAMINTE.** – Il est vrai ; et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS. – Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que
500 cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c'est une probité merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE. – Eh ! de quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'alarmes ? En vérité, j'en suis toute émue.

DUBOIS. – Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à
505 la tête que le mal le tient.

ARAMINTE. – À la tête !

DUBOIS. – Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE. – Dorante ! il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

510 **DUBOIS.** – Quelle preuve ! Il y a six mois qu'il est tombé fou ; il y a six mois qu'il extravague² d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais ; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez
515 cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, un peu boudant. – Oh ! bien, il fera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé ; et peut-être encore, je gage³, pour quelque objet⁴ qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des
520 fantaisies...

1. **Bonhomme** : expression familière pour désigner un homme âgé.

2. **Extravague** : déraisonne.

3. **Je gage** : je parie.

4. **Pour quelque objet** : pour une femme (sans connotation péjorative).

DUBOIS. – Ah ! vous m’excuserez ; pour ce qui est de l’objet, il n’y a rien à dire. Malpeste¹ ! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE. – N’importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne ?

525 **DUBOIS.** – J’ai l’honneur de la voir tous les jours ; c’est vous, Madame.

ARAMINTE. – Moi, dis-tu !

DUBOIS. – Il vous adore ; il y a six mois qu’il n’en vit point, qu’il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler
530 un instant. Vous avez dû voir qu’il a l’air enchanté, quand il vous parle.

ARAMINTE. – Il y a bien en effet quelque petite chose qui m’a paru extraordinaire. Eh ! juste Ciel ! le pauvre garçon, de quoi s’avise-t-il ?

535 **DUBOIS.** – Vous ne croiriez pas jusqu’où va sa démente ; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d’une figure passable, bien élevé et de bonne famille ; mais il n’est pas riche ; et vous saurez qu’il n’a tenu qu’à lui d’épouser des
540 femmes qui l’étaient, et de fort aimables², ma foi, qui offraient de lui faire sa fortune et qui auraient mérité qu’on la leur fit à elles-mêmes : il y en a une qui n’en saurait revenir³, et qui le poursuit encore tous les jours ; je le sais, car je l’ai rencontrée.

ARAMINTE, avec négligence. – Actuellement ?

545 **DUBOIS.** – Oui, Madame, actuellement, une grande brune très piquante, et qu’il fuit. Il n’y a pas moyen ; Monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il ; je ne puis les aimer, mon cœur est parti. Ce qu’il disait quelquefois la larme à l’œil ; car il sent bien son tort.

550 **ARAMINTE.** – Cela est fâcheux ; mais où m’a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS. – Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l’Opéra, qu’il perdit la raison ; c’était un vendredi, je m’en ressouviens ; oui, un vendredi ; il vous vit descendre l’escalier,
555 à ce qu’il me raconta, et vous suivit jusqu’à votre carrosse ;

1. **Malpeste** : bien au contraire !

2. **Aimables** : dignes d’être aimées.

3. **Qui n’en saurait revenir** : qui ne peut pas renoncer.

il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.

ARAMINTE. – Quelle aventure !

DUBOIS. – J’eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles,
560 il n’y avait personne au logis¹. À la fin, pourtant, il revint à
lui avec un air égaré ; je le jetai dans une voiture, et nous
retournâmes à la maison. J’espérais que cela se passerait,
car je l’aimais : c’est le meilleur maître ! Point du tout, il n’y
565 avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette
humeur charmante, vous aviez tout expédié² ; et dès le len-
demain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous,
que vous aimer ; moi, d’épier depuis le matin jusqu’au soir
où vous alliez.

ARAMINTE. – Tu m’étonnes à un point !...

DUBOIS. – Je me fis même ami d’un de vos gens³ qui n’y est
570 plus, un garçon fort exact⁴, et qui m’instruisait, et à qui je
payais bouteille. C’est à la Comédie⁵ qu’on va, me disait-il ;
et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures,
mon homme était à la porte. C’est chez Madame celle-ci, c’est
575 chez Madame celle-là ; et sur cet avis, nous allions toute la
soirée habiter la rue, ne vous déplaie, pour voir Madame
entrer et sortir, lui dans un fiacre⁶, et moi derrière, tous deux
morfondus⁷ et gelés ; car c’était dans l’hiver ; lui, ne s’en sou-
ciant guère ; moi, jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE. – Est-il possible ?

DUBOIS. – Oui, Madame. À la fin, ce train de vie m’ennuya ;
ma santé s’altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que
vous étiez à la campagne, il le crut, et j’eus quelque repos.
Mais n’alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux
585 Tuileries⁸, où il avait été s’attrister de votre absence. Au

1. Il n’y avait personne au logis : il avait perdu la raison.

2. Expédié : anéanti.

3. Gens : domestiques.

4. Exact : qui donne des informations justes.

5. Comédie : la Comédie-Française.

6. Fiacre : voiture à cheval.

7. Morfondus : le mot signifie à la fois « transi de froid », et « qui a attendu longtemps ».

8. Tuileries : jardin des Tuileries situé à Paris (près du Louvre).

retour il était furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est ; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troquerait pas contre la place de l'empereur.

590

ARAMINTE. – Y a-t-il rien de si particulier ? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité ; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

595

DUBOIS. – Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève¹.

ARAMINTE. – Vraiment, je le renverrais bien ; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire, honnêtement.

600

DUBOIS. – Oui ; mais vous ferez un incurable², Madame.

ARAMINTE, vivement. – Oh ! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant ; et puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener³ cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait, ce serait même un service à lui rendre.

605

DUBOIS. – Oui ; c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot ; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

610

ARAMINTE. – En es-tu bien sûr ?

DUBOIS. – Oh ! il ne faut pas en avoir peur ; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille ; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

615

ARAMINTE, haussant les épaules. – Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en atten-

620

1. **Plus il s'achève** : plus il se meurt d'amour.

2. **Incurable** : qui ne peut être guéri.

3. **Ramener** : ramener à la raison.

dant que j'en aie un autre ; au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi ; je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes, entends-tu, Dubois.

DUBOIS. – Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

625 **ARAMINTE.** – J'aurai soin de toi ; surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit ; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS. – Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

630 **ARAMINTE.** – Le voici qui revient ; va-t'en.

Scène 15

DORANTE, ARAMINTE

ARAMINTE, *un moment seule.* – La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE. – Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE. – Oui, Monsieur ; de quoi vous parlais-je ? Je l'ai
635 oublié.

DORANTE. – D'un procès avec Monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE. – Je me remets¹ ; je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE. – Oui, Madame, et vous alliez, je crois, ajouter que
640 vous n'étiez pas portée à ce mariage².

ARAMINTE. – Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail ; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

645 **DORANTE.** – Ah ! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE. – Oui ; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai promis à Monsieur le Comte de prendre un intendant de sa main³ ; vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui

1. **Je me remets** : je m'en souviens.

2. **Vous n'étiez pas portée à ce mariage** : vous n'aviez pas envie de vous marier avec lui.

3. **De sa main** : sur sa recommandation.

650 manquer de parole ; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE. – Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

655 **ARAMINTE**, *par faiblesse.* – Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE. – Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE. – Eh ! mais, oui, je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

660 **DORANTE.** – Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE. – Attendons ; si j'allais épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

665 **DORANTE.** – Je croyais avoir entendu dire à Madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE. – Pas encore.

DORANTE. – Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce¹.

670 **ARAMINTE**, *à part.* – Je n'ai pas le courage de l'affliger !... Eh bien, oui-da ; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet², je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) Je n'oserais presque le regarder !

Scène 16

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystérieux
et comme passant*

675 **DUBOIS.** – Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire. J'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE. – Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ?

1. **Votre situation est si tranquille et si douce** : Araminte est veuve, riche, et libre de ses décisions.

2. **Cabinet** : bureau.

DUBOIS, *comme en fuyant*. – Elle opine¹ tout doucement à vous garder par compassion : elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé*. – Sincèrement ?

DUBOIS. – Elle n'en réchappera point² ; c'est autant de pris³. Je m'en retourne.

DORANTE. – Reste, au contraire ; je crois que voici Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS. – Partez ; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

Scène 17

DUBOIS, MARTON

MARTON. – Où est donc Dorante ? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement*. – Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement ? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat : pardi, je lui conseillerais...

MARTON. – Ce ne sont pas là tes affaires : je suis les ordres de Madame.

DUBOIS. – Madame est bonne et sage ; mais prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON. – Il les fait comme il les a.

DUBOIS. – Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet⁴ considérer, je ne sais où, celle de Madame.

MARTON. – Hé bien, est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle ?

DUBOIS. – Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

1. **Opine** : consent.

2. **Elle n'en réchappera point** : elle ne se tirera pas d'affaire.

3. **Autant de pris** : autant de gagné.

4. **Freluquet** : jeune homme prétentieux.

MARTON, *riant*. – Ha ! ha ! quelle idée ! Va, tu n’y entends rien ; tu t’y connais mal.

710 **DUBOIS**, *riant*. – Ha ! ha ! je suis donc bien sot.

MARTON, *riant en s’en allant*. – Ha ! ha ! l’original avec ses observations !

715 **DUBOIS**, *seul*. – Allez, allez, prenez toujours. J’aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries¹.

1. **Faire jouer toutes nos batteries** : Mettre en œuvre tous nos stratagèmes (expression militaire).

ACTE II

Scène 1

ARAMINTE, DORANTE

DORANTE. – Non, Madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien
5 ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE. – Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE. – Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

10 **ARAMINTE.** – Mais avez-vous bien examiné ? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille ; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu¹ contre le mariage, et par conséquent contre Monsieur le Comte ?

15 **DORANTE.** – Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE. – Je ne saurais y trouver à redire. En tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point ; je vous promets de vous en
20 trouver une meilleure.

1. Prévenu contre : défavorable à.

DORANTE, *tristement*. – Non, Madame, si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne ; et apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE. – Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

25 **DORANTE**. – J'avais encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres¹ est mort : on pourrait y mettre un de vos gens ; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je répons.

30 **ARAMINTE**. – Non, envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance, qui me sert bien et que je veux garder. À propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps ?

DORANTE, *feignant un peu d'embarras*. – Il est vrai, Madame ;
35 il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit ?

ARAMINTE, *négligemment*. – Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut Monsieur Remy ?

Scène 2

ARAMINTE, DORANTE,
MONSIEUR REMY

40 **MONSIEUR REMY**. – Madame, je suis votre très humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE. – Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

MONSIEUR REMY. – Je vous rends mille grâces. Ne m'avez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre ?
45

ARAMINTE. – Oui, Monsieur.

MONSIEUR REMY. – Tant mieux ; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus*. – Et d'où vient, Monsieur ?

50 **MONSIEUR REMY**. – Patience !

1. **Concierge d'une terre** : personne qui surveille un domaine, une propriété.

ARAMINTE. – Mais, Monsieur Remy, ceci est un peu vif¹ ; vous prenez assez mal votre temps², et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE. – Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

55 **MONSIEUR REMY**, *brusquement.* – Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir ; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même ; voici de quoi il est question : c'est une
60 dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction ; qui ne déclare pas son nom ; qui dit
65 que j'ai été son procureur ; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera ; qui a vu Monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net ? Y a-t-il à
65 consulter³ là-dessus ? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame ?

ARAMINTE, *froidement.* – C'est à lui à répondre.

MONSIEUR REMY. – Eh bien ! à quoi pense-t-il donc ?
70 Viendrez-vous ?

DORANTE. – Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

MONSIEUR REMY. – Hum ! Quoi ? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente ? entendez-vous ?

75 **DORANTE.** – Oui, Monsieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas ; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs.

MONSIEUR REMY, *d'un ton railleur, et traînant ses mots.* – J'ai le cœur pris : voilà qui est fâcheux ! Ah, ah, le cœur est admirable ! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce
80 cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui pendant qu'on peut l'être de la sienne ! Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle⁴ ?

DORANTE. – Je ne saurais changer de sentiment, Monsieur.

1. **Vif** : brusque, inattendu.

2. **Vous prenez assez mal votre temps** : vous vous y prenez trop tard.

3. **Consulter** : délibérer.

4. **Berger fidèle** : Monsieur Remy se moque de son neveu, fidèle à son amour.

85 **MONSIEUR REMY.** – Oh ! le sot cœur, mon neveu ; vous êtes un imbécile, un insensé ; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment¹, n'est-il pas vrai, Madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant ?

ARAMINTE, *doucement.* – Ne le querellez point. Il paraît avoir tort ; j'en conviens.

MONSIEUR REMY, *vivement.* – Comment, Madame ! il pourrait...

ARAMINTE. – Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez. Je sais bien que cela est difficile.

DORANTE. – Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

MONSIEUR REMY, *d'un air étonné.* – Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents ; en voilà un des plus curieux qui se fassent. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame ?

ARAMINTE. – Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*À part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (*Elle sort.*)

DORANTE. – Il ne croit pas si bien me servir.

Scène 3

DORANTE, MONSIEUR REMY, MARTON

105 **MONSIEUR REMY,** *regardant son neveu.* – Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a pas de fol aux Petites-Maisons de ta force² ? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON. – Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

MONSIEUR REMY. – Dites-nous un peu votre sentiment ; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venants³ ?

1. **Sentiment** : avis.

2. **Il n'y a pas de fou aux Petites-Maisons de ta force** : il n'y a pas aussi fou que toi aux Petites-Maisons (hospice de fous à Paris).

3. **Avec quinze mille livres de rente bien venants** : cette femme a un revenu régulier et assuré.

MARTON. – Votre question est bien aisée à décider. Ce quelque'un rêve.

115 **MONSIEUR REMY**, *montrant Dorante.* – Voilà le rêveur ; et pour excuse, il allègue¹ son cœur que vous avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je
120 vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement² ; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON. – Quoi ! Monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche ?

MONSIEUR REMY. – Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir³.

MARTON, *avec un air de passion.* – Vous vous trompez, Monsieur, je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je
130 suis enchantée. Ah ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

MONSIEUR REMY. – Courage ! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée⁴ ! Pardi, le cœur d'une femme est bien étonnant ! le feu y prend bien vite.

135 **MARTON**, *comme chagrine.* – Eh ! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera⁵ en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE. – Oh ! non, Mademoiselle, aucune ; vous n'avez
140 point de gré à me savoir⁶ de ce que je fais ; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là-dedans. Vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON. – Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

1. Il allègue : il invoque.

2. Vous ne le disputerez point à un pareil établissement : vous ne rivaliserez pas avec une situation pareille.

3. Souffrir : accepter.

4. Coiffée : amoureuse.

5. Suppléera : compensera financièrement.

6. Vous n'avez point de gré à me savoir. : Vous n'avez pas à me remercier.

145 **MONSIEUR REMY.** – Par ma foi, je ne m’y connais donc guère ; car je le trouve bien plat¹. (À Marton.) Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu’il vous achète. Serviteur², idiot, garde ta tendresse, et moi ma succession. *Il sort.*

150 **MARTON.** – Il est en colère, mais nous l’apaiserons.

DORANTE. – Je l’espère. Quelqu’un vient.

MARTON. – C’est le Comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser Madame.

DORANTE. – Je vous laisse donc ; il pourrait me parler de son procès : vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

Scène 4

LE COMTE, MARTON

LE COMTE. – Bonjour, Marton.

MARTON. – Vous voilà donc revenu, Monsieur ?

LE COMTE. – Oui. On m’a dit qu’Araminte se promenait dans le jardin, et je viens d’apprendre de sa mère une chose qui me chagrine : je lui avais retenu un intendant, qui devait aujourd’hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre, qui ne plaît point à la mère, et dont nous n’avons rien à espérer.

165 **MARTON.** – Nous n’en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c’est un galant homme ; et si la mère n’en est pas contente, c’est un peu de sa faute ; elle a débuté tantôt par le brusquer d’une manière si outrée³, l’a traité si mal, qu’il n’est pas étonnant qu’elle ne
170 l’ait point gagné⁴. Imaginez-vous qu’elle l’a querellé de ce qu’il est bien fait.

LE COMTE. – Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d’avec vous ?

1. Plat : ennuyeux, bête.

2. Serviteur : au revoir.

3. Outrée : excessive.

4. Gagné : mis de son côté, convaincu.

MARTON. – Lui-même.

175 **LE COMTE.** – Il a bonne mine, en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON. – Pardonnez-moi, Monsieur ; car il est honnête homme.

LE COMTE. – N'y aurait-il pas moyen de raccommo¹der cela ?
180 Araminte ne me hait pas, je pense, mais elle est lente à se déterminer ; et pour achever de la résoudre², il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux³ pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant ; s'il ne faut que de l'argent
185 pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON. – Oh ! non, ce n'est point un homme à mener par là ; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE. – Tant pis ! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON. – Laissez-moi faire.

Scène 5

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON

190 **ARLEQUIN.** – Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre ; savez-vous qui c'est ?

MARTON, brusquement. – Et qui est cet autre ? À quel homme en veut-il ?

ARLEQUIN. – Ma foi, je n'en sais rien ; c'est de quoi je m'in-
195 forme à vous.

MARTON. – Fais-le entrer.

ARLEQUIN, le faisant sortir des coulisses. – Hé ! le garçon : venez ici dire votre affaire.

1. **Raccommo¹der** : arranger.

2. **Résoudre** : convaincre (de se marier.)

3. **Douteux** : incertain.

Scène 6

LE COMTE, LE GARÇON,
ARLEQUIN, MARTON**MARTON.** – Qui cherchez-vous ?

200 **LE GARÇON.** – Mademoiselle, je cherche un certain Monsieur
à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait
faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il
viendrait la prendre ; mais comme mon père est obligé de
205 partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui
rendre, et on m'a dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le
connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON. – N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte ?**LE COMTE.** – Non, sûrement.

LE GARÇON. – Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle ;
210 c'est une autre personne.

MARTON. – Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?**LE GARÇON.** – Chez un procureur qui s'appelle Monsieur
Remy.

LE COMTE. – Ah ! n'est-ce pas le procureur de Madame ?
215 Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON. – Monsieur, cela m'est défendu ; je n'ai ordre
de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame
est dedans.

LE COMTE. – Le portrait d'une dame ? Qu'est-ce que cela
220 signifie ? Serait-ce celui d'Araminte ? Je vais tout à l'heure¹
savoir ce qu'il en est.

Scène 7

MARTON, LE GARÇON

MARTON. – Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant
lui. Je sais qui vous cherchez ; c'est le neveu de Monsieur
Remy, de chez qui vous venez.

225 **LE GARÇON.** – Je le crois aussi, Mademoiselle.

1. Tout à l'heure : tout de suite.

MARTON. – Un grand homme qui s'appelle Monsieur Dorante.

LE GARÇON. – Il me semble que c'est son nom.

MARTON. – Il me l'a dit ; je suis dans sa confiance. Avez-vous remarqué le portrait ?

230 **LE GARÇON.** – Non, je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON. – Hé bien, c'est de moi dont il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui feriez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

235 **LE GARÇON.** – C'est ce qui me paraît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTON. – Oh ! je n'y manquerai pas.

240 **LE GARÇON.** – Il y a encore une bagatelle¹ qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON. – Sans difficulté. Allez. (*À part.*) Voici Dorante. (*Au Garçon.*) Retirez-vous vite.

Scène 8

MARTON, DORANTE

245 **MARTON**, *un moment seule et joyeuse.* – Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy avait raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

250 **DORANTE.** – Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.* – Que vous êtes aimable, Dorante ! je serais bien injuste de ne pas vous aimer. Allez, soyez en repos ; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

255 **DORANTE.** – J'ignore...

MARTON. – Point de mystère ; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue.

1. **Bagatelle** : petite somme d'argent.

Retirez-vous, voici Madame avec sa mère et le Comte ; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant, et riant*. – Tout a réussi ! elle prend le change¹ à merveille !

Scène 9

ARAMINTE, LE COMTE,
MADAME ARGANTE, MARTON

ARAMINTE. – Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont Monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à
265 quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien ? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur*. – Ce n'est rien, Madame ; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé² après que Monsieur le Comte est parti ; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui
270 vous intéresse.

LE COMTE. – Comment le savez-vous, Mademoiselle ? vous n'avez point vu le portrait ?

MARTON. – N'importe, c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde ; n'en soyez point en peine.

LE COMTE. – Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre, et ce n'est pas moi.

MARTON. – D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE. – Eh bien ! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question ; car je veux le savoir ! On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE. – Oui ; ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille.
285 Monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied³ pas à un amant.

1. **Prend le change** : se laisse abuser, tromper.

2. **Démêlé** : compris.

3. **Ne messied pas** : convient.

LE COMTE. – Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de Madame.

ARAMINTE, vivement. – Comme il vous plaira, Monsieur ;
290 mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marton ?

MARTON. – Eh bien, Madame, voilà bien du bruit ! c'est mon portrait.

LE COMTE. – Votre portrait ?

295 **MARTON.** – Oui, le mien. Eh ! pourquoi non, s'il vous plaît ? il ne faut pas tant se récrier¹.

MADAME ARGANTE. – Je suis assez comme Monsieur le Comte ; la chose me paraît singulière.

MARTON. – Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les
300 jours, et de plus huppées², qui ne me valent pas.

ARAMINTE. – Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous ?

MARTON. – Un très aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche ; et
305 puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE. – Mon intendant ?

MARTON. – Lui-même.

MADAME ARGANTE. – Le fat³, avec ses sentiments !

310 **ARAMINTE, brusquement.** – Eh ! vous nous trompez ; depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre ?

MARTON. – Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, vivement. – Donnez donc.

MARTON. – Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous y allez voir.

315 *Araminte l'ouvre, tous regardent.*

LE COMTE. – Eh ! je m'en doutais bien ; c'est Madame.

MARTON. – Madame !... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte⁴ ! (*À part.*) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE, à part. – Et moi, je vois clair. (*À Marton.*) Par
320 quel hasard avez-vous cru que c'était vous ?

1. **Se récrier** : s'en étonner.

2. **Huppées** : distinguées.

3. **Fat** : sot, prétentieux.

4. **De mon compte** : de ce que j'avais espéré.

MARTON. – Ma foi, Madame, toute autre que moi s’y serait trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m’aime, qu’il veut nous marier ensemble ; Dorante est présent, et ne dit point non ; il refuse devant moi un très riche parti ; l’oncle
 325 s’en prend à moi, me dit que j’en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l’interroge : à tout ce qu’il répond, je reconnais Dorante. C’est un portrait de femme, Dorante m’aime jusqu’à refuser sa fortune pour moi. Je conclus donc
 330 que c’est moi qu’il a fait peindre. Ai-je eu tort ? J’ai pourtant mal conclu. J’y renonce ; tant d’honneur ne m’appartient point. Je crois voir toute l’étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE. – Ah ! ce n’est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l’étonné, Monsieur le Comte ;
 335 il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m’abusez point ; c’est à vous qu’on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu’on vient chercher ici, c’est vous, Monsieur, c’est vous.

340 **MARTON, d’un air sérieux.** – Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE. – Oui, oui, c’est Monsieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes¹ où vous en êtes avec ma fille, ce n’est pas là un si grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, froidement. – Non, Madame, ce n’est point moi,
 345 sur mon honneur, je ne connais pas ce Monsieur Remy : comment aurait-on dit chez lui qu’on aurait de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, d’un air pensif. – Je ne faisais pas d’attention à cette circonstance².

350 **ARAMINTE.** – Bon ! qu’est-ce qu’une circonstance de plus ou de moins ? Je n’en rabats rien³. Quoi qu’il en soit, je le garde, personne ne l’aura. Mais quel bruit entendons-nous ? Voyez ce que c’est, Marton.

1. **Termes** : dispositions.

2. **Circonstance** : détail.

3. **Je n’en rabats rien** : je ne change pas d’avis.

Scène 10

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE,
MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN

ARLEQUIN, *en entrant*. – Tu es un plaisant magot¹ !

355 **MARTON**. – À qui en avez-vous donc, vous autres ?

DUBOIS. – Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

ARLEQUIN. – Toi ? nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille comme de cela.

360 **DUBOIS**. – Comme je te bâtonnerais, sans le respect de Madame !

ARLEQUIN. – Arrive, arrive : la voilà, Madame.

ARAMINTE. – Quel sujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

365 **MADAME ARGANTE**. – Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante ; il serait bon de savoir ce que c'est.

ARLEQUIN. – Prononce donc ce mot.

ARAMINTE. – Tais-toi, laisse-le parler.

370 **DUBOIS**. – Il y a une heure qu'il me dit mille invectives², Madame.

ARLEQUIN. – Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai point qu'un ostrogoth³ menace mon maître d'un mot ; j'en demande justice à Madame.

375 **MADAME ARGANTE**. – Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

ARLEQUIN. – Je le défie d'en dire seulement une lettre.

380 **DUBOIS**. – C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, Madame ; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de Monsieur Dorante, j'ai vu par hasard un tableau où Madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher ; ce butor⁴ est venu

1. **Magot** : singe, ici homme grotesque.

2. **Invectives** : injures.

3. **Ostrogoth** : rustre, mal-élevé.

4. **Butor** : idiot.

pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

385 **ARLEQUIN.** – Sans doute, de quoi t'avisés-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérerait il n'y avait qu'un moment avec toute la satisfaction possible ? Car je l'avais vu qui l'avait contemplé de tout son cœur, et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit
390 cet honnête homme. Voyez la malice ! Ôte-lui quelque autre meuble, s'il en a trop, mais laisse-lui cette pièce¹, animal.

DUBOIS. – Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti², et que Madame le voudra ainsi.

395 **ARAMINTE.** – Eh ! que m'importe ? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle ?

400 **MADAME ARGANTE, d'un ton aigre.** – Vous m'excuserez, ma fille ; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter ; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, souriant d'un air railleur. – Oh ! vous avez raison. Je ne pense pas qu'il les regrette. (*À Arlequin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

Scène 11

ARAMINTE, LE COMTE,
MADAME ARGANTE, MARTON

405 **LE COMTE, d'un ton railleur.** – Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, ironiquement. – Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

410 **MADAME ARGANTE.** – Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille ; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et

1. Cette pièce : cet objet, ce tableau.

2. Tu en auras le démenti : tu subiras l'humiliation pour avoir échoué dans ton projet.

je ne l'aime point. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le ; sachons ce
 415 que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous ; il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment*. – Pour moi je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement*. – Qu'est-ce donc que vous
 420 voyez, et que je ne vois point ? Je manque de pénétration¹ : j'avoue que je m'y perds ! Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose², qui me sert bien, et que trop bien peut-être ; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

425 **MADAME ARGANTE**. – Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air souriant*. – Pas tant ; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois, le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je
 430 veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi ; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaie à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement*. – Hé bien ! il vous déplaira ;
 435 je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE. – Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il
 440 vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux pour arbitre de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer³.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif*. – Mais où serait la dispute ?
 445 Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté⁴.

1. **Pénétration** : discernement, lucidité.

2. **Un homme de quelque chose** : un homme de bonne famille.

3. **Que de rien disputer** : que de contester quoi que ce soit.

4. **Arrêté** : décidé.

LE COMTE. – Je garde le silence sur Dorante ; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui, et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore
450 quelque temps.

MADAME ARGANTE. – Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus, vous m'accuseriez de vision¹, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

Scène 12

DUBOIS, ARAMINTE

455 **DUBOIS.** – On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame ?

ARAMINTE. – Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre² de Dorante ; tu en sais les conséquences
460 ridicules, et tu me l'avais promis : pourquoi donc avoir prise³, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS. – Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, d'un air vif. – Eh ! laisse là ton zèle, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut ; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où
470 tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS. – J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE. – Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi
475 s'écrier : *si je disais un mot* ? Y a-t-il rien de plus mal à toi ?

1. **Vision** : idée saugrenue, délirante.

2. **Sur le chapitre** : au sujet.

3. **Avoir prise avec un sot** : se disputer avec un sot.

DUBOIS. – C’est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE. – Hé bien ! tais-toi donc, tais-toi ; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m’as dit.

DUBOIS. – Oh ! je suis bien corrigé.

480 **ARAMINTE.** – C’est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t’interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et Monsieur le Comte s’attendent que tu vas m’en apprendre des choses étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à présent ?

485 **DUBOIS.** – Ah ! il n’y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport sera que des gens qui le connaissent m’ont dit que c’était un homme incapable de l’emploi qu’il a chez vous ; quoiqu’il soit fort habile, au moins : ce n’est pas cela qui lui manque.

490 **ARAMINTE.** – À la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient, s’il en est capable ; on me dira de le renvoyer, et il n’est pas encore temps ; j’y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais¹, et d’aller tout doucement avec cette passion si excessive que
495 tu dis qu’il a, et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierais-je à un désespéré ? Ce n’est plus le besoin que j’ai de lui qui me retient, c’est moi que je ménage. (*Elle radoucit le ton.*) À moins que ce qu’a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n’aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu’il l’avait déjà
500 vue chez Monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu’il l’aimait depuis longtemps, et qu’il fallait qu’ils se mariassent ; je le voudrais.

DUBOIS. – Bagatelle ! Dorante n’a vu Marton ni de près ni de loin ; c’est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton,
505 dans le dessein de les marier ensemble. Et moi je n’ai pas osé l’en dédire², m’a dit Dorante, parce que j’aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit³ auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c’était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu’on m’offrait.

510 **ARAMINTE, négligemment.** – Il t’a donc tout conté ?

1. Prendre des biais : faire des détours, ruser.

2. L’en dédire : le contredire.

3. Qui a du crédit : qui a de l’influence.

DUBOIS. – Oui, il n’y a qu’un moment, dans le jardin où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d’oublier l’emportement qu’il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, et qu’il fallait qu’il sortît ; ce qui l’a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

515

ARAMINTE. – Eh ! tant pis ; ne le tourmente point ; tu vois bien que j’ai raison de dire qu’il faut aller doucement avec cet esprit-là, tu le vois bien. J’augurais¹ beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyais qu’il m’oublierait, et point du tout, il n’est question de rien.

520

DUBOIS, *comme s’en allant.* – Pure fable ! Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire ?

525

ARAMINTE. – Attends : comment faire ? Si lorsqu’il me parle il me mettait en droit de me plaindre de lui ; mais il ne lui échappe rien ; je ne sais de son amour que ce que tu m’en dis ; et je ne suis pas assez fondée² pour le renvoyer ; il est vrai qu’il me fâcherait s’il parlait ; mais il serait à propos³ qu’il me fâchât.

530

DUBOIS. – Vraiment oui ; Monsieur Dorante n’est point digne de Madame. S’il était dans une plus grande fortune, comme il n’y a rien à dire à ce qu’il est né⁴, ce serait une autre affaire, mais il n’est riche qu’en mérite, et ce n’est pas assez.

535

ARAMINTE, *d’un ton comme triste.* – Vraiment non, voilà les usages ; je ne sais pas comment je le traiterai ; je n’en sais rien, je verrai.

DUBOIS. – Eh bien ! Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le sien à ce qu’elle m’a dit...

540

ARAMINTE. – Eh ! non, je ne saurais l’en accuser ; c’est le Comte qui l’a fait faire.

DUBOIS. – Point du tout, c’est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travaillait encore il n’y a que deux mois, lorsque je le quittai.

1. J’augurais : j’espérais.

2. Je ne suis pas assez fondée : je n’ai pas assez d’éléments contre lui.

3. À propos : légitime.

4. Il n’y a rien à dire à ce qu’il est né : il n’y a rien à redire sur sa famille.

545 **ARAMINTE.** – Va-t'en ; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piège.

DUBOIS. – Oui, Madame, il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

550 **ARAMINTE.** – Laissez-nous.

Scène 13

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS

DUBOIS, *sortant, et en passant auprès de Dorante, et rapidement.* – Il m'est impossible de l'instruire ; mais qu'il se découvre¹ ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

555 **DORANTE.** – Je viens, Madame, vous demander votre protection. Je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement ; et cependant je ne
560 suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.* – Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air bien inquiet.* – Je n'ai que votre appui, Madame.

570 **ARAMINTE.** – Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille une chose : ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur semblerait que vous m'aurez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE. – Ils ne se tromperaient pas, Madame ; c'est une
575 bonté qui me pénètre de reconnaissance.

1. Il se découvre : il dévoile ses sentiments.

ARAMINTE. – À la bonne heure ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré¹ de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez
580 refusé de m'en faire accroire² sur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par là, je vous le permets : l'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

585 **DORANTE, d'un ton ému.** – Déterminée, Madame !

ARAMINTE. – Oui, tout à fait résolue. Le Comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets. (*À part.*) Il change de couleur.

590 **DORANTE.** – Quelle différence pour moi, Madame !

ARAMINTE, d'un air délibéré. – Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas³, et écrivez le billet que je vais vous dicter ; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE. – Eh ! pour qui, Madame ?

595 **ARAMINTE.** – Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.*) Hé bien ! vous n'allez pas à la table ? À quoi rêvez-vous ?

600 **DORANTE, toujours distrait.** – Oui, Madame.

ARAMINTE, à part, pendant qu'il se place. – Il ne sait ce qu'il fait ; voyons si cela continuera.

DORANTE cherche du papier. – Ah ! Dubois m'a trompé !

ARAMINTE poursuit. – Êtes-vous prêt à écrire ?

605 **DORANTE.** – Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, allant elle-même. – Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.

DORANTE. – Il est vrai.

610 **ARAMINTE.** – Écrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... Avez-vous écrit ?*

1. Je vous sais bon gré : j'apprécie.

2. M'en faire accroire : me tromper.

3. Ne vous embarrassez pas : ne vous inquiétez pas.

DORANTE. – Comment, Madame ?

ARAMINTE. – Vous ne m'écoutez donc pas ? *Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. (À part.)* Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il
615 ne parlera pas ? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux.*

DORANTE. – Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE. – N'importe, achevez. *Non, Monsieur, je suis*
620 *chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine¹.*

DORANTE. – Ciel ! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE. – Achevez, vous dis-je... *Qu'elle rend à votre*
625 *mérite la détermine...* Je crois que la main vous tremble ! vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE. – Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE. – Quoi ! si subitement ! cela est singulier. Pliez la
630 lettre et mettez : *À Monsieur le comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. *(À part.)* Le cœur me bat ! *(À Dorante.)* Voilà qui est écrit tout de travers ! Cette adresse-là n'est presque pas lisible. *(À part.)* Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, à part. – Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver² ? Dubois ne m'a averti de rien.

Scène 14

ARAMINTE, DORANTE, MARTON

MARTON. – Je suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur
ici ; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier,
640 Madame ; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à

1. **La seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine** : elle reconnaît votre mérite et c'est ce qui la décide.

2. **Éprouver** : mettre à l'épreuve.

profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monsieur me recherche ; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique ; mais comme je ne veux dépendre que
 645 de vous, c'est de vous aussi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainsi, Monsieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde¹ à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même².

Scène 15

DORANTE, ARAMINTE

ARAMINTE, à part, émue. – Cette folle ! (*Haut.*) Je suis charmée
 650 de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, d'un air abattu. – Hélas ! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE. – Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous
 655 l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, tristement. – C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit
 660 que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela³. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE. – Vous avez tort. Il fallait désabuser⁴ Marton.

DORANTE. – Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE. – Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

1. **M'accorde** : me donne en mariage.

2. **M'obtenir de moi-même** : obtenir mon accord.

3. **Je n'ai nulle part** : je ne suis pas responsable.

4. **Désabuser** : détromper.

670 **DORANTE.** – Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE. – Il y a quelque chose d'incompréhensible en tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

675 **DORANTE, toujours abattu.** – Pas souvent à mon gré, Madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, à part. – Il a des expressions d'une tendresse ! (Haut.) Est-elle fille¹ ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE. – Madame, elle est veuve.

680 **ARAMINTE.** – Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE. – Hélas ! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport² !

685 **ARAMINTE.** – Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire ? On essaie de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

690 **DORANTE.** – Me préserve le Ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Être aimé, moi ! non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence ; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

695 **ARAMINTE.** – Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ?

DORANTE. – Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ! et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

700 **ARAMINTE baisse les yeux et continue.** – Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous³ avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez ? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous ?

1. Fille : célibataire.

2. Transport : amour violent.

3. Que prétendez-vous : qu'espérez-vous.

705 **DORANTE.** – Le plaisir de la voir quelquefois, et d’être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE. – Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE. – Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

710 **ARAMINTE.** – Son portrait ! Est-ce que vous l’avez fait faire ?

DORANTE. – Non, Madame ; mais j’ai, par amusement, appris à peindre, et je l’ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n’avais pu l’avoir que par le secours d’un autre.

715 **ARAMINTE, à part.** – Il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE. – Daignez m’en dispenser, Madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n’en dois pas moins un secret inviolable à l’objet aimé.

720 **ARAMINTE.** – Il m’en est tombé un par hasard entre les mains : on l’a trouvé ici. (*Montrant la boîte.*) Voyez si ce ne serait point celui dont il s’agit.

DORANTE. – Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, ouvrant la boîte. – Il est vrai que la chose serait
725 assez extraordinaire : examinez.

DORANTE. – Ah ! Madame, songez que j’aurais perdu mille fois la vie, avant d’avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier¹ ?... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE. – Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

730 **MARTON paraît et s’enfuit.** – Ah ! (*Dorante se lève vite.*)

ARAMINTE. – Ah Ciel ! c’est Marton ! Elle vous a vu.

DORANTE, feignant d’être déconcerté. – Non, Madame, non : je ne crois pas. Elle n’est point entrée.

735 **ARAMINTE.** – Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allez-vous-en : vous m’êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c’est que de l’avoir gardé !

1. **Expier** : me faire pardonner.

Scène 16

ARAMINTE, DUBOIS

DUBOIS. – Dorante s’est-il déclaré, Madame ? et est-il nécessaire que je lui parle ?

ARAMINTE. – Non, il ne m’a rien dit. Je n’ai rien vu d’approchant à ce que tu m’as conté ; et qu’il n’en soit plus question : ne t’en mêle plus.

Elle sort.

DUBOIS. – Voici l’affaire dans sa crise.

Scène 17

DUBOIS, DORANTE

DORANTE. – Ah ! Dubois.

DUBOIS. – Retirez-vous.

DORANTE. – Je ne sais qu’augurer¹ de la conversation que je viens d’avoir avec elle.

DUBOIS. – À quoi songez-vous ? Elle n’est qu’à deux pas : voulez-vous tout perdre ?

DORANTE. – Il faut que tu m’éclaircisses...

DUBOIS. – Allez dans le jardin.

DORANTE. – D’un doute...

DUBOIS. – Dans le jardin, vous dis-je ; je vais m’y rendre.

DORANTE. – Mais...

DUBOIS. – Je ne vous écoute plus.

DORANTE. – Je crains plus que jamais.

1. **Augurer** : espérer.

ACTE III

Scène 1

DORANTE, DUBOIS

DUBOIS. – Non, vous dis-je ; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.* – Oui, la voilà, et j’ai mis dessus : rue du Figuier.

5 **DUBOIS.** – Vous êtes bien assuré qu’Arlequin ne connaît pas ce quartier-là ?

DORANTE. – Il m’a dit que non.

DUBOIS. – Lui avez-vous bien recommandé de s’adresser à Marton ou à moi pour savoir ce que c’est ?

10 **DORANTE.** – Sans doute, et je lui recommanderai encore.

DUBOIS. – Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE. – Je t’avoue que j’hésite un peu. N’allons-nous pas trop vite avec Araminte ? Dans l’agitation des mouvements¹
15 où elle est, veux-tu encore lui donner l’embarras de voir subitement éclater l’aventure² ?

DUBOIS. – Oh ! oui : point de quartier. Il faut l’achever, pendant qu’elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu’elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu’elle triche avec moi, qu’elle me fait
20 accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai

1. **Mouvements** : émotions.

2. **Éclater l’aventure** : faire scandale.

à vouloir me souffler¹ mon emploi de confident pour vous aimer en fraude².

DORANTE. – Que j’ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu savais qu’elle voulait me faire déclarer, que ne m’en avertissais-tu par quelques signes ?

25 **DUBOIS.** – Cela aurait été joli, ma foi ! Elle ne s’en serait point aperçue, n’est-ce pas ? Et d’ailleurs, votre douleur n’en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l’effet qu’elle a produit ? Monsieur a souffert ! Parbleu ! il me semble que cette
30 aventure-ci mérite un peu d’inquiétude.

DORANTE. – Sais-tu bien ce qui arrivera ? Qu’elle prendra son parti, et qu’elle me renverra tout d’un coup.

DUBOIS. – Je lui en défie. Il est trop tard. L’heure du courage est passée. Il faut qu’elle nous épouse.

35 **DORANTE.** – Prends-y garde : tu vois que sa mère la fatigue³.

DUBOIS. – Je serais bien fâché qu’elle la laissât en repos.

DORANTE. – Elle est confuse de ce que Marton m’a surpris à ses genoux.

DUBOIS. – Ah ! vraiment, des confusions ! Elle n’y est pas.
40 Elle va en essayer bien d’autres ! C’est moi qui, voyant le train que prenait la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE. – Araminte pourtant m’a dit que je lui étais insupportable.

45 **DUBOIS.** – Elle a raison. Voulez-vous qu’elle soit de bonne humeur avec un homme qu’il faut qu’elle aime en dépit d’elle ? Cela est-il agréable ? Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; et cette femme ne criera pas ! Allez vite, plus de raisonnements : laissez-vous conduire.

50 **DORANTE.** – Songe que je l’aime, et que, si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

DUBOIS. – Ah ! oui, je sais bien que vous l’aimez : c’est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez ; laissez
55 faire un homme de sang-froid. Partez, d’autant plus que voici

1. **Me souffler** : me priver de.

2. **En fraude** : secrètement.

3. **La fatigue** : ne lui laisse pas de répit.

Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser¹, en attendant que vous envoyiez Arlequin.

Scène 2

DUBOIS, MARTON

MARTON, *d'un air triste*. – Je te cherchais.

DUBOIS. – Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ?

60 **MARTON**. – Tu me l'avais bien dit, Dubois.

DUBOIS. – Quoi donc ? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON. – Que cet intendant osait lever les yeux sur Madame.

65 **DUBOIS**. – Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle. Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'était pas dans l'ordre².

MARTON. – Oh çà, Dubois, il s'agit de faire sortir³ cet homme-ci.

70 **DUBOIS**. – Pardi ! tant qu'on voudra ; je ne m'y épargne pas⁴. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avait assuré qu'il n'entendait pas les affaires.

MARTON. – Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui ? C'est de la part de Madame Argante et de Monsieur le Comte que
75 je te parle, et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché⁵.

DUBOIS. – Ma foi ! je ne sais que son insuffisance⁶, dont j'ai instruit Madame.

80 **MARTON**. – Ne dissimule point.

DUBOIS. – Moi ! un dissimulé ! moi ! garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme ! En fait de discrétion,

1. **Amuser** : détourner l'attention.

2. **Dans l'ordre** : dans l'ordre des choses.

3. **Sortir** : renvoyer.

4. **Je ne m'y épargne pas** : je ne ménage pas mes efforts.

5. **Tu n'en seras pas fâché** : tu ne le regretteras pas.

6. **Insuffisance** : incompétence.

je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison : mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

85 **MARTON.** – Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS. – Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON. – Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS. – Que j'étais un sot. Elle est si prévenue¹...

90 **MARTON.** – Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

DUBOIS. – Oh ! le Diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON. – Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

95 **DUBOIS.** – Oh ! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Arlequin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

100 **MARTON.** – Une lettre, oui-da ; ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS. – Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

Scène 3

MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN

ARLEQUIN, voyant *Dubois*. – Ah ! te voilà donc, mal bâti.

DUBOIS. – Tenez : n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne ?

105 **MARTON.** – Que veux-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN. – Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle ?

MARTON. – Oui.

110 **ARLEQUIN.** – C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le

1. Elle est si prévenue : elle a une opinion si favorable de lui.

115 Diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, à *Marton*, à *part*. – Prenez la lettre. (*Haut.*) Non, non, Mademoiselle, ne lui enseignez rien : qu'il galope.

ARLEQUIN. – Veux-tu te taire ?

120 **MARTON**, *négligemment*. – Ne l'interrompez donc point, Dubois. Hé bien ! veux-tu me donner ta lettre ? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

ARLEQUIN. – Ah ! voilà qui est bien agréable ! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiselle.

125 **DUBOIS**, *s'en allant*. – Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN. – Ce malhonnête ! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

MARTON, *seule avec Arlequin*. – Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

130 **ARLEQUIN**. – Tenez, Mademoiselle ; vous me rendez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon¹ que moi.

MARTON. – Elle sera rendue exactement.

135 **ARLEQUIN**. – Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de Monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, à *part*. – L'indigne !

ARLEQUIN, *s'en allant*. – Je suis votre serviteur éternel.

MARTON. – Adieu.

140 **ARLEQUIN**, *revenant*. – Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

Scène 4

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON

MARTON, *un moment seule*. – Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

145 **MADAME ARGANTE**. – Eh bien, Marton, qu'avez-vous appris de Dubois ?

1. Postillon : coursier.

MARTON. – Rien que ce que vous saviez déjà, Madame, et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE. – Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE. – Il est vrai que sa menace signifiait quelque
150 chose de plus.

MADAME ARGANTE. – Quoi qu'il en soit, j'attends Monsieur Remy que j'ai envoyé chercher ; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer, je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions¹ les plus fortes ; et ne fût-ce
155 que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que Monsieur le Comte lui proposait. Il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTON. – Je doute que vous réussissiez si nous n'apprenons rien de nouveau : mais je tiens peut-être son congé, moi qui
160 vous parle... Voici Monsieur Remy : je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir².

Elle veut sortir.

Scène 5

MONSIEUR REMY, MADAME ARGANTE,
LE COMTE, MARTON

MONSIEUR REMY, à Marton qui se retire. – Bonjour, ma nièce, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on
165 me veut ici ?

MARTON, brusquement. – Passez, Monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisants.

Elle sort.

MONSIEUR REMY. – Voilà une petite fille bien incivile³.
170 (À Madame Argante.) On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi est-il donc question ?

MADAME ARGANTE, d'un ton revêche⁴. – Ah ! c'est donc vous, Monsieur le Procureur ?

1. **Présomptions** : indices, preuves.

2. **M'éclaircir** : m'informer.

3. **Incivile** : impolie.

4. **Revêche** : hostile.

MONSIEUR REMY. – Oui, Madame, je vous garantis que c'est
175 moi-même.

MADAME ARGANTE. – Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon¹ ?

MONSIEUR REMY. – Et par quel hasard Madame y trouve-t-elle à redire ?

180 **MADAME ARGANTE.** – C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

MONSIEUR REMY. – Ma foi ! Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

MADAME ARGANTE. – C'est votre neveu, dit-on ?

185 **MONSIEUR REMY.** – Oui, Madame.

MADAME ARGANTE. – Hé bien ! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

MONSIEUR REMY. – Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

190 **MADAME ARGANTE.** – Non ; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à Monsieur le Comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

MONSIEUR REMY, élevant la voix. – Celui-ci est nouveau ! Mais, Madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans
195 le marché qu'il vous plairait, personne n'a songé à cela ; et, pourvu qu'il convienne à Madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

200 **MADAME ARGANTE.** – Mais vous avez le ton bien rogue², Monsieur Remy.

MONSIEUR REMY. – Ma foi ! vos compliments ne sont pas propres à l'adoucir, Madame Argante.

LE COMTE. – Doucement, Monsieur le Procureur, doucement : il me paraît que vous avez tort.

205 **MONSIEUR REMY.** – Comme vous voudrez, Monsieur le Comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

1. De votre façon : que vous avez créé, façonné.

2. Rogue : méprisant.

LE COMTE. – Que vous me connaissiez ou non, il n'est pas
210 si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à
Madame. Elle n'est pas une étrangère dans la maison.

MONSIEUR REMY. – Parfaitement étrangère pour cette
affaire-ci, Monsieur ; on ne peut pas plus étrangère : au sur-
plus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont
215 j'ai répondu¹, dont je répondrai toujours, et dont Madame
parle ici d'une manière choquante.

MADAME ARGANTE. – Votre Dorante est un impertinent.

MONSIEUR REMY. – Bagatelle ! ce mot-là ne signifie rien dans
votre bouche.

220 **MADAME ARGANTE.** – Dans ma bouche ! À qui parle donc ce
petit praticien², Monsieur le Comte ? Est-ce que vous ne lui
imposerez pas silence ?

MONSIEUR REMY. – Comment donc ! m'imposer silence ! à
moi, procureur ! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que
225 je parle, Madame Argante ?

MADAME ARGANTE. – Il y a donc cinquante ans que vous ne
savez ce que vous dites.

Scène 6

ARAMINTE, MADAME ARGANTE,
MONSIEUR REMY, LE COMTE

ARAMINTE. – Qu'y a-t-il donc ? On dirait que vous vous
querellez.

230 **MONSIEUR REMY.** – Nous ne sommes pas fort en paix, et vous
venez très à propos, Madame : il s'agit de Dorante ; avez-vous
sujet de vous plaindre de lui ?

ARAMINTE. – Non, que je sache.

MONSIEUR REMY. – Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué
235 de probité ?

ARAMINTE. – Lui ? non vraiment. Je ne le connais que pour
un homme très estimable.

1. Dont j'ai répondu : dont je me porte garant.

2. Praticien : personne qui exerce un métier juridique. Madame Argante utilise
ce terme avec mépris.

MONSIEUR REMY. – Au discours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, et on se passerait bien du présent que je vous ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à Monsieur qui parle en qualité d'époux futur ; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote¹.

ARAMINTE, froidement. – On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. À l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, Monsieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment.

LE COMTE. – Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est Madame Argante...

MADAME ARGANTE. – Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon fait². J'ai laissé dire votre procureur, au reste, mais il amplifie.

MONSIEUR REMY. – Courage !

MADAME ARGANTE, vivement. – Paix ; vous avez assez parlé. (À Araminte.) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût, je n'en serais pas étonnée.

MONSIEUR REMY. – Mauvaise parenthèse, avec votre permission, supposition injurieuse, et tout à fait hors d'œuvre³.

MADAME ARGANTE. – Honnête homme, soit : du moins n'a-t-on pas encore de preuves du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très impertinent, j'ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, froidement. – Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE. – Point du tout ; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime ?

1. **Radote** : déraisonne.

2. **Je suis sûre de mon fait** : je suis sûre de ce que j'affirme.

3. **Hors d'œuvre** : hors de propos.

MONSIEUR REMY. – Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? À vous, à qui il n'a pas affaire ?

275 **ARAMINTE.** – Mais en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me hâisse ?

MADAME ARGANTE. – Eh ! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français ; qu'il est ce qu'on appelle amoureux ;
280 qu'il soupire pour vous ; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

MONSIEUR REMY, étonné. – Dorante ?

ARAMINTE, riant. – L'objet secret de sa tendresse ! Oh ! oui, très secret, je pense. Ah ! ah ! je ne me croyais pas si dange-
285 reuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui ? Peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sait-on ? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

290 **MONSIEUR REMY.** – Ma foi, Madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

MADAME ARGANTE. – Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre Monsieur Remy ;
295 laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse¹.

MONSIEUR REMY, à Araminte. – J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins ; mais le bonhomme est
300 quelquefois brutal².

ARAMINTE. – En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous moquer de moi, si ce que vous dites me faisait la moindre impression ; ce serait une enfance à moi³ que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me
305 voir sans m'aimer ? Je n'y saurais que faire : il faut bien m'y accoutumer et prendre mon parti là-dessus. Vous lui

1. **Doucereuse** : d'une douceur hypocrite.

2. **Brutal** : impoli. Monsieur Remy n'a pas réagi à cette insulte par égard pour Araminte.

3. **Une enfance à moi** : un enfantillage de ma part.

trouvez l'air galant, dites-vous ? Je n'y avais pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs
 310 comme tout le monde : j'aime assez les gens de bonne mine.

Scène 7

ARAMINTE, MADAME ARGANTE,
 MONSIEUR REMY, LE COMTE, DORANTE

DORANTE. – Je vous demande pardon, Madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et dans la conjoncture¹ présente, il est naturel que je sache mon sort.

315 **MADAME ARGANTE,** *ironiquement.* – Son sort ! Le sort d'un intendant : que cela est beau !

MONSIEUR REMY. – Et pourquoi n'aurait-il pas un sort ?

ARAMINTE, *d'un air vif à sa mère.* – Voilà des emportements qui m'appartiennent. (*À Dorante.*) Quelle est cette conjonc-
 320 ture, Monsieur, et le motif de votre inquiétude ?

DORANTE. – Vous le savez, Madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE. – Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous : ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

325 **DORANTE.** – Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que Mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE. – Marton vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE. – Le terme est encore trop long : il
 330 devrait en sortir tout à l'heure.

MONSIEUR REMY, *comme à part.* – Voyons par où cela finira.

ARAMINTE. – Allez, Dorante, tenez-vous en repos ; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez : dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela ; je me
 335 sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire ; que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

1. **Conjoncture** : circonstance, contexte.

Scène 8

ARAMINTE, MADAME ARGANTE,
MONSIEUR REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON

MARTON, *froidement*. – Ne vous pressez pas de le renvoyer, Madame ; voilà une lettre de recommandation pour lui, et
340 c'est Monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE. – Comment !

MARTON, *donnant la lettre au Comte*. – Un instant, Madame, cela mérite d'être écouté. La lettre est de Monsieur, vous dis-je.

345 **LE COMTE** *lit haut*. – Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous ; j'ai bien des choses à vous dire ; je crois que je vais sortir de chez la dame que vous savez ; elle ne peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, et dont je ne guérirai
350 jamais.

MADAME ARGANTE. – De la passion, entendez-vous, ma fille ?

LE COMTE *lit*. – Un misérable ouvrier que je n'attendais pas est venu ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait d'elle.

355 **MADAME ARGANTE**. – C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE *lit*. – J'étais absent, il l'a laissée à une fille de la maison.

360 **MADAME ARGANTE**, à Marton. – Fille de la maison, cela vous regarde.

LE COMTE *lit*. – On a soupçonné que ce portrait m'appartenait ; ainsi, je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin d'être renvoyé et de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...

365 **MADAME ARGANTE**. – Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE *lit*. – J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE. – Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là¹, ma fille.

1. Celui-là : désigne le mépris qu'aura sans doute Araminte pour Dorante.

LE COMTE *lit.* – Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n’oserais la croire capable...

MADAME ARGANTE. – Eh ! Pourquoi non ?

LE COMTE *lit.* – Mais seulement du peu que je vauX auprès d’elle, tout honoré que je suis de l’estime de tant d’honnêtes gens.

MADAME ARGANTE. – Et en vertu de quoi l’estiment-ils tant ?

LE COMTE *lit.* – Auquel cas je n’ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, et je suis déterminé à vous suivre.

MADAME ARGANTE. – Bon voyage au galant.

MONSIEUR REMY. – Le beau motif d’embarquement !

MADAME ARGANTE. – Hé bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE. – L’éclaircissement m’en paraît complet.

ARAMINTE, à *Dorante*. – Quoi ! cette lettre n’est pas d’une écriture contrefaite¹ ? vous ne la niez point ?

DORANTE. – Madame...

ARAMINTE. – Retirez-vous.

Dorante sort.

MONSIEUR REMY. – Eh bien ! quoi ? c’est de l’amour qu’il a ; ce n’est pas d’aujourd’hui que les belles personnes en donnent et, tel que vous le voyez, il n’en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu’il veut courir ; voilà le mal ; car au reste, s’il était riche, le personnage en vaudrait bien un autre ; il pourrait bien dire qu’il adore. (*Contrefaisant Madame Argante.*) Et cela ne serait point si ridicule. Accommodez-vous² ; au reste, je suis votre serviteur³, Madame.

Il sort.

MARTON. – Fera-t-on monter l’intendant que Monsieur le Comte a amené, Madame ?

ARAMINTE. – N’entendrai-je parler que d’intendant ! Allez-vous-en, vous prenez mal votre temps pour me faire des questions.

1. **Contrefaire** : imiter.

2. **Accommodez-vous** : mettez-vous d’accord.

3. **Au reste, je suis votre serviteur** : d’ailleurs, je vous salue.

Marton sort.

405 **MADAME ARGANTE.** – Mais, ma fille, elle a raison ; c’est Monsieur le Comte qui vous en répond, il n’y a qu’à le prendre.

ARAMINTE. – Et moi, je n’en veux point.

LE COMTE. – Est-ce à cause qu’il vient de ma part, Madame ?

410 **ARAMINTE.** – Vous êtes le maître d’interpréter, Monsieur ; mais je n’en veux point.

LE COMTE. – Vous vous expliquez là-dessus d’un air de vivacité qui m’étonne.

MADAME ARGANTE. – Mais en effet, je ne vous reconnais pas. Qu’est-ce qui vous fâche ?

415 **ARAMINTE.** – Tout ; on s’y est mal pris ; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m’en choque.

MADAME ARGANTE, étonnée. – On ne vous entend point.

420 **LE COMTE.** – Quoique je n’aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m’aperçois que trop, Madame, que je ne suis pas exempt¹ de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d’y contribuer davantage par ma présence.

425 **MADAME ARGANTE.** – Non, Monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens Monsieur le Comte ; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n’y songez pas, Araminte ; on ne sait que penser.

Scène 9

ARAMINTE, DUBOIS

DUBOIS. – Enfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu’il devienne tout ce qu’il voudra à présent, tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n’avez plus rien
430 à craindre de sa douleur ; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie² pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer ; il m’a pourtant fait pitié : je l’ai vu si défait, si pâle et si triste, que j’ai eu peur qu’il ne se trouve mal.

1. **Je ne suis pas exempt** : je ne suis pas épargné par.

2. **Galerie** : long couloir.

435 **ARAMINTE**, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé¹, dit d'un ton haut.* – Mais qu'on aille donc voir : quelqu'un l'a-t-il suivi ? que ne le secouriez-vous ? faut-il le tuer, cet homme ?

440 **DUBOIS.** – J'y ai pourvu, Madame ; j'ai appelé Arlequin, qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien ; voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour dire une chose ; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à Madame de le voir davantage ; ce n'est pas la peine.

445 **ARAMINTE**, *sèchement.* – Ne vous embarrassez pas, ce sont mes affaires.

DUBOIS. – En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue et que Mademoiselle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis ; je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là, n'est-ce pas, Madame ?

450 **ARAMINTE**, *froidement.* – Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation² de la scène qui vient de se passer ?

DUBOIS, *librement.* – Oui, Madame.

455 **ARAMINTE.** – Méchant valet ! ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.* – Hélas ! Madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE. – Allez, malheureux ! il fallait m'obéir ; je vous avais dit de ne plus vous en mêler ; vous m'avez jetée dans tous les désagréments que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte, et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait ; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite, c'est un amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnait, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout, que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

470 **DUBOIS** *s'en va en riant.* – Allons, voilà qui est parfait.

1. **Qui a toujours rêvé** : qui est restée songeuse.

2. **Que j'ai l'obligation** : que je dois.

Scène 10

ARAMINTE, MARTON

MARTON, *triste*. – La manière dont vous m’avez renvoyée, il n’y a qu’un moment, me montre que je vous suis désagréable, Madame, et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

475 **ARAMINTE**, *froidement*. – Je vous le donne.

MARTON. – Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd’hui, Madame ?

ARAMINTE. – Comme vous voudrez.

MARTON. – Cette aventure-ci est bien triste pour moi !

480 **ARAMINTE**. – Oh ! point d’explication, s’il vous plaît.

MARTON. – Je suis au désespoir.

ARAMINTE, *avec impatience*. – Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller ? Eh bien, restez, Mademoiselle, restez : j’y consens ; mais finissons.

485 **MARTON**. – Après les bienfaits dont vous m’avez comblée, que ferais-je auprès de vous, à présent que je vous suis suspecte, et que j’ai perdu toute votre confiance ?

ARAMINTE. – Mais que voulez-vous que je vous confie ? Inventerai-je des secrets pour vous les dire ?

490 **MARTON**. – Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame, d’où vient ma disgrâce ?

ARAMINTE. – Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

495 **MARTON**. – Ah ! Madame, pourquoi m’avez-vous exposée au malheur de vous déplaire ? J’ai persécuté par ignorance l’homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu’on n’a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part*. – Hélas !

500 **MARTON**. – Et à qui je n’ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J’étais son ennemie, et je ne la suis plus. Il m’a tout dit. Il ne m’avait jamais vue : c’est Monsieur Remy qui m’a trompée, et j’excuse Dorante.

ARAMINTE. – À la bonne heure.

505 **MARTON**. – Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m’abandonner au hasard d’aimer un homme qui n’est pas fait pour moi,

qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée¹ ?

ARAMINTE, *d'un ton doux*. – Tu l'aimais donc, Marton ?

MARTON. – Laissons-là mes sentiments. Rendez-moi votre
510 amitié comme je l'avais, et je serai contente.

ARAMINTE. – Ah ! je te la rends tout entière.

MARTON, *lui baisant la main*. – Me voilà consolée.

ARAMINTE. – Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures et tu m'attendris.

515 **MARTON**. – N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE. – Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Arlequin.

Scène 11

ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN

ARAMINTE. – Que veux-tu ?

520 **ARLEQUIN**, *pleurant et sanglotant*. – J'aurais bien de la peine à vous le dire ; car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que Mademoiselle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingratitude perfidie !

525 **MARTON**. – Laisse là ta perfidie et nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN. – Ahi ! cette pauvre lettre. Quelle escroquerie !

ARAMINTE. – Dis donc.

ARLEQUIN. – Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans
530 les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON. – Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN. – Le voulez-vous, Madame ? car je ne me fie² pas à elle. Quand on m'a une fois affronté³, je n'en reviens point.

535 **MARTON**, *d'un air triste et attendri*. – Parlez-lui, Madame, je vous laisse.

1. Pénétrée : émue.

2. Fier : faire confiance.

3. Affronté : fait un affront, trompé.

ARLEQUIN, quand Marton est partie. – Vous ne me répondez point, Madame ?

ARAMINTE. – Il peut venir.

Scène 12

DORANTE, ARAMINTE

ARAMINTE. – Approchez, Dorante.

540 **DORANTE**. – Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, à part. – Ah ! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (*Haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers ? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

545 **DORANTE**. – Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit¹, si tremblant que je ne saurais parler.

ARAMINTE, à part, avec émotion. – Ah ! que je crains la fin de tout ceci !

DORANTE, ému. – Un de vos fermiers est venu tantôt, Madame.

550 **ARAMINTE**, émue. – Un de mes fermiers !... cela se peut bien.

DORANTE. – Oui, Madame... il est venu.

ARAMINTE, toujours émue. – Je n'en doute pas.

DORANTE, ému. – Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE. – Ah ! de l'argent... nous verrons.

555 **DORANTE**. – Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE. – Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (*À part.*) Je ne sais ce que je lui répons.

DORANTE. – Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame ?

560 **ARAMINTE**. – Demain, dites-vous ! Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé ?

DORANTE, plaintivement. – De tout le reste de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

565 **ARAMINTE**. – Il n'y a pas moyen, Dorante ; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croirait que je n'en suis pas fâchée.

1. Interdit : troublé.

DORANTE. – Hélas ! Madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE. – Ah ! allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

570 **DORANTE.** – J'ai tout perdu ! J'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE. – À quoi vous sert de l'avoir ? vous savez peindre.

DORANTE. – Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager¹.
D'ailleurs, celui-ci m'aurait été bien cher ! Il a été entre vos
mains, Madame.

575 **ARAMINTE.** – Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE. – Ah ! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous
serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE. – Vous donner mon portrait ! songez-vous que
ce serait avouer que je vous aime ?

580 **DORANTE.** – Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! qui
pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, d'un ton vif et naïf. – Et voilà pourtant ce qui
m'arrive.

DORANTE, se jetant à ses genoux. – Je me meurs !

585 **ARAMINTE.** – Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie :
levez-vous, Dorante.

DORANTE, se lève, et tendrement. – Je ne la mérite pas. Cette
joie me transporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez
me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

590 **ARAMINTE, étonnée.** – Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE. – Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a
rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le por-
trait que j'ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent
de l'industrie² d'un domestique qui savait mon amour, qui
595 m'en plaint, qui par le charme de l'espérance du plaisir de
vous voir, m'a pour ainsi dire forcé de consentir à son stra-
tagème ; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà,
Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère
ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux
600 regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice³ qui me
l'a acquise ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir
trompé ce que j'adore.

1. **M'en dédommager** : compenser cette perte.

2. **Industrie** : ingéniosité.

3. **Artifice** : ruse.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.* – Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans
 605 doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est
 610 point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.
DORANTE. – Quoi ! la charmante Araminte daigne me justifier¹ !
ARAMINTE. – Voici le Comte avec ma mère, ne dites mot, et laissez-moi parler.

Scène 13

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE,
 MADAME ARGANTE

615 **MADAME ARGANTE**, *voyant Dorante.* – Quoi ! le voilà encore !
ARAMINTE *froidement.* – Oui, ma mère. (*Au Comte.*) Monsieur le Comte, il était question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis
 620 pas d'un rang qui vous convienne.
MADAME ARGANTE. – Quoi donc ! que signifie ce discours ?
LE COMTE. – Je vous entends, Madame, et sans l'avoir dit à Madame (*montrant Madame Argante*) je songeais à me retirer ; j'ai deviné tout ; Dorante n'est venu chez vous qu'à
 625 cause qu'il vous aimait ; il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire.
ARAMINTE. – Je n'ai rien à ajouter.
MADAME ARGANTE, *outrée.* – La fortune à cet homme-là !
LE COMTE, *tristement.* – Il n'y a plus que notre discussion,
 630 que nous réglerons à l'amiable ; j'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.
ARAMINTE. – Vous êtes bien généreux ; envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

1. Justifier : excuser.

MADAME ARGANTE. – Ah ! la belle chute¹ ! ah ! ce maudit
635 intendant ! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais
il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE. – Laissons passer sa colère, et finissons.

Ils sortent.

DUBOIS. – Ouf ! ma gloire m'accable ; je mériterais bien d'ap-
640 peler cette femme-là ma bru².

ARLEQUIN. – Pardi, nous nous soucions bien de ton tableau
à présent ; l'original nous en fournira bien d'autres copies³.

FIN

1. **Chute** : dénouement.

2. **Bru** : belle-fille.

3. **Copies** : allusion aux enfants qu'auront Dorante et Araminte.